



tère si droit, se réjouissait déjà comme le dragon,
 quand il rencontre les nuages; il n'était point de ceux
 qui ne veulent pas se faire une position en ce monde,
 son ambition désirait ardemment atteindre le but.
 Il disait : « Je veux que ma réputation soit brillante;
 je veux que le nom de mon maître s'étende au loin. »
 Il voulait être un homme et prendre racine parmi
 les hommes; mais, avant tout, il honorait ses pa-
 rents; la recherche de sa propre gloire ne venait
 qu'en seconde ligne.

Son maître s'entretint avec lui très-sincèrement :
 « Je pense, lui dit-il, que ta destinée t'éloigne encore
 de la réussite; cependant je n'ose pas te dévoiler les
 secrets du Ciel. Cette destinée m'émeut en mon
 cœur et me pousse envers toi à une grande compas-
 sion; mais, afin que, plus tard, tu discernes claire-
 ment le trouble du limpide (le bon du mauvais), il
 faut que je fasse une évocation pour que ta personne
 soit protégée. Maintenant, mon fils, descends dans
 ce lieu où se heurte la foule (le monde). » Le maître
 communiqua à son élève deux paroles magiques qui
 partout devaient le protéger, si malheureusement
 quelque danger venait l'assaillir; au fond d'un fleuve,
 au milieu de la mer; au plus haut d'une montagne,
 il n'avait plus rien à craindre.

Le maître alors se retira chez lui. *Van-tiên*, très-
 troublé dans son cœur, sentit augmenter ses doutes;
 il ne savait plus quel parti prendre. Le maître lui
 avait dit que la réussite à l'examen était encore bien
 éloignée; était-ce parce qu'il allait se trouver em-

quelquefois réduite de moitié. Quand tu seras clairement convaincu de cela, il te sera inutile de m'interroger de nouveau; ta destinée se résume en ces deux mots : examen, réussite. »

Mais voilà que l'étoile *dáu* a déjà brillé; sa clarté se mêle à celle du jour naissant, et cependant ils s'entretiennent encore. Le soleil est sur le point de paraître; le coq chante. Le maître dit : « Lorsque, du côté du nord, tu rencontreras un rat¹ sur ta route, alors se lèvera pour toi la réputation. Mais, quand bien même tu parviendras à la gloire la plus élevée, que ces paroles de ton maître ne soient pour toi jamais perdues. Rappelle-toi sans cesse ce que je te dis : après les pleurs, la joie; veille sur toi, mon fils, que ta conscience soit pure, et tu n'auras rien à redouter. »

Van-tiên remercie avec empressement; ces sages préceptes seront à jamais gravés dans sa mémoire; il n'en négligera pas le moindre mot.

Le soleil est levé, *Van-tiên* se met tristement en route, jetant un regard plein de regrets sur ces lieux de silence et d'étude; il gémit en pensant aux nouveaux pays qu'il va parcourir.

Le maître, de son côté, est ému de compassion à la vue de son disciple si triste, de cet enfant ainsi abandonné tout seul au vent et à la pluie.

Comme autrefois le savant *Nhan-huyén*, *Van-tiên* est en route, son bagage sur les épaules. Il porte

¹ Le maître veut parler de l'année du rat, comme on le verra dans la suite.

avec lui le livre *Tu-ló* et une gourde d'eau fraîche; il dit : « Autant le poisson soupire après l'eau, autant je désire une réputation honorable; mais toujours je veux observer la justice. Que de temps cependant, avant que cette époque arrive! je suis triste et las quand je pense aux longs jours qu'il me faudra encore parcourir. La route est longue, le but bien éloigné. Où entrer? quelle habitation est la plus voisine? Cherchons d'abord une figure amie, et puis nous penserons à reposer nos pieds. » Mais d'où viennent ces pleurs? pourquoi ces plaintes? Tous ensemble ils s'enfuient vers la forêt, vers les montagnes. *Van-tiên* les interpelle : « Où courez-vous ainsi emportant vos enfants sur les épaules? pourquoi vous enfuyez-vous si rapidement? » Ils répondent : « Quel est ce garçon? serait-ce encore un brigand qui voudrait nous poursuivre jusqu'à la montagne? » « Je suis, dit *Van-tiên*, l'habitant d'un pays éloigné; je vous prie de me dire en un mot la véritable cause de vos craintes. » Ils entendent *Van-tiên*; sa parole leur paraît sincère; ils s'appellent l'un l'autre; ils s'arrêtent et disent : « Voilà que des brigands, dont le chef se nomme *Phong-lai*, se sont réunis en bande et habitent le mont *Chon-dai*. Leur puissance est grande; aussi les craignons-nous beaucoup. Maintenant ils sont descendus de leur montagne pour ravager notre pays. Deux jeunes et jolies filles étaient sur la route, ils les ont enlevées; mais, dans notre village, qui oserait dire un seul mot? Et cependant nous sommes tous pleins de compassion pour le

sort de ces deux jeunes filles si malheureuses. L'une d'elles est une perle, sa personne est semblable à l'or le plus pur. Ses joues sont rouges comme des pommes, ses sourcils allongés comme des arcs; elle est belle, sa taille est délicate et élancée, son extérieur respire la convenance¹. Mais ces scélérats féroces ont enlevé ces filles, dont la nature ne peut aucunement être comparée à la leur. Hélas! hélas! nous n'osons pas parler plus longuement. » Ils s'enfuient en toute hâte, craignant que les brigands ne s'emparent d'eux. *Van-tiên*, à ces mots, s'enflamme de colère; il demande où est la bande des brigands, le lieu qu'elle habite. « Je veux faire tous mes efforts, s'écrie-t-il, des efforts de héros; je veux délivrer ces personnes des misères et des malheurs où elles sont tombées. » Ils lui disent : « Cette bande est auprès d'ici. Nous voyons, dans tes yeux, combien tu es brave, mais nous craignons que tu ne sois pas assez fort pour résister à ces cruels. Si l'on ne vient à ton secours, ne seras-tu pas forcé de te rendre et de tomber ainsi toi-même dans leur horrible repaire? » *Van-tiên* s'approche du bord de la route, il brise un arbre, en fait une massue; puis il se dirige vers le village abandonné. « Oh! vous tous, s'écrie-t-il, tous les brigands, ne prenez pas pour habitude de troubler le repos, de causer des dommages au peuple! » *Phong-lai*, le chef, rougit de colère; son visage s'enflamme : « Quel est ce gamin, dit-il, qui ose venir me provoquer jusqu'ici? Avant de me mesurer avec un pareil

¹ Littéralement : Elle est mince et froide.

misérable, j'ordonnerai d'abord à ma bande de l'entourer de toutes parts en un cercle fermé. » Mais *Van-tiên*, avec la plus grande audace, porte des coups à droite et à gauche, semblable au héros *Triên-tây*, qui força le cercle; acquérant ainsi tant de réputation; il rompt la bande, elle se sauve en déroute. Tous à la fois, les brigands jettent leurs sabres et leurs lances pour s'enfuir avec plus de rapidité. *Phong-lai* se retourne alors, mais le sort ne conduit pas sa main; car *Van-tiên*, d'un coup de massue, l'étend à terre sans vie. Les voilà donc exterminés ou dispersés comme une troupe de fourmis, comme un essaim d'abeilles!

« Qui pleure dans ce char? » demande-t-il; on lui répond: « Je suis une personne sincère, récemment tombée dans un piège. Saisie par la main des brigands, je suis maintenant dans ce char si étroit, à l'entrée difficile. J'ose demander qui est là pour sauver une pauvre abandonnée. » *Van-tiên* entend ces paroles, il est ému. « J'ai chassé, dit-il, la troupe des brigands; asseyez-vous en paix; ne sortez pas du char; vous êtes deux femmes, il n'est pas convenable que vous paraissiez devant un homme. Jeunes filles, quelle est votre famille? où allez-vous? pour quelle cause êtes-vous tombées en un malheur si imprévu? Je ne sais ni vos noms, ni vos prénoms; quelle est votre patrie? pourquoi êtes-vous venues jusqu'en ce lieu? Mon cœur ignore tout, il veut savoir la vérité. Êtes-vous des servantes ou des filles d'un rang distingué? »

~~Nous~~ ferons donc notre route ensemble; voici une pagode et un bois sacré tout près de nous, entrons-y pour reposer nos pieds un instant; nous nous déclarons réciproquement nos noms et nos prénoms; puis, quand nos pieds seront redevenus légers, nous nous mettrons en route. »

Àn-minh, le premier, part pour l'académie; *Van-tiên* doit s'arrêter dans son village afin d'y visiter sa famille.

Ses parents le voient, ils se réjouissent : « Voilà, disent-ils, que nous voyons enfin notre fils. » Son vieux père réfléchit, sa vieille mère espère. Combien cet enfant a-t-il déjà acquis de mérites? « Notre fils n'est-il pas devenu un savant? » *Van-tiên* s'agenouille, il répond : « Je ne suis pas encore un homme, je suis semblable aux petits; j'ose prier cependant mon père et ma mère d'être contents, de permettre à leur fils de payer sa dette de reconnaissance pour le vêtement, pour la nourriture qu'on lui a si libéralement donnés. » Les parents entendent et voient, leur joie augmente. Afin qu'il ne soit pas contraint de puiser lui-même l'eau des montagnes, pendant sa longue route, on lui donne pour le suivre un petit garçon comme serviteur; on lui recommande d'écrire des lettres. Depuis longtemps son mariage a été décidé avec la fille d'un ancien mandarin qui demeure à *Han-giang*; elle se nomme *Vô-phi-lan*, elle est belle, elle a deux fois sept ans, elle est délicate. Le père de *Van-tiên* s'écrie : « Ô mes voisins! mon fils est arrivé; voyez la poésie qu'il a composée

pourrait-il alors être auprès de la belle fille? Il voit que tous les deux se conviennent aisément, qu'ils se plaisent; mais voilà que la fiancée demeure dans le sud et le jeune homme s'en va du côté de l'orient. Cette affection cependant sera la source du bonheur. *Vô-cong* veut terminer les affaires publiques afin de songer entièrement à celles de sa maison. *Van-tiên* lui dit; « Je me repose sur mon beau-père, mais je ne tiens ni à la grande ni à la petite cérémonie. » *Vô-cong* lui dit: « Vous vous proposez d'aller aux examens, mais pourquoi vous dirigez-vous sans compagnon vers l'académie? Près d'ici est un jeune homme dont le prénom est *Vu'ông*, son nom est *Tu-truc*, il a étudié la littérature toute sa vie; je vais envoyer quelqu'un pour l'inviter à venir, afin que vous puissiez essayer une composition avec lui; nous saurons ainsi la valeur de vos connaissances à tous deux, et vous deviendrez bien vite réciproquement amis. » Or donc, après que *Tu-truc* fut arrivé, *Vô-cong* prépara une gourde de vin de riz et leur dit: « Voici, mes enfants, la récompense de celui qui écrira la meilleure poésie; je veux qu'aujourd'hui *Truc* lutte avec *Tiên*. Prenez pour sujet ce vers sur le repos et la bonté du cœur. »

Les deux jeunes gens s'assirent alors à côté l'un de l'autre. Tous deux commencèrent la lutte; leurs sciences en vinrent aux mains, mais les compositions furent parfaitement égales. *Vô-cong* dit: « Le cinnamome et la cannelle sont deux branches également embaumées; le tableau d'or et les tablettes d'argent

je le prie d'aimer la petite enfant, de donner un peu d'affection à la petite fille. Mon cœur est en peine, mon souvenir vous suivra comme le vent. La route est longue, vous allez faire des milliers de *li*, dites-moi un seul mot. Vous êtes pour moi, aujourd'hui, le roi qui gouverne le monde, vous êtes comme le phénix sur l'immense *ngo-dong* (arbre très-élevé); je vous en supplie, ne dédaignez pas tout à fait ma beauté; devant la chambre du jeune savant, toujours j'aimerai, j'espérerai, et mes pensées seront tristes. Comme une flèche rapide, ainsi s'étendra votre réputation; la petite fille demande deux choses: affection et constance. Je vous supplie de ne pas en désirer une autre pour m'abandonner; ne jouez pas avec la pomme en oubliant la grenade, que le noir ne vous fasse jamais délaisser le blanc. »

Van-tiên entend ces paroles, il s'enflamme comme le feu. Il n'estime pas que deux foyers brûlent dans la même cuisine (deux femmes); il pense que deux rubans liés ensemble n'en forment plus qu'un. L'homme en ce monde n'a-t-il pas toujours eu beaucoup de soucis? *Phi-lan* dit: « J'aurai recours au livre sacré des annales et à celui des arts libéraux; leur poésie calme la violence de la douleur, leur littérature nous rend meilleurs, pendant cent ans le cœur ne peut l'oublier. Mais chassons la tristesse, voilà *Tu-truc* qui vient; il ne faut pas lui donner de soupçons. » *Phi-lan* aussitôt se sépare du jeune homme; *Van-tiên* place son paquet sur l'épaule et se met en route. Au bout d'un *li* seulement

son malheur, plus sa douleur augmentait. Le vent fait chavirer la barque quand on ne veille pas aux voiles (image de la destinée). *Van-tiên* considère les montagnes, l'eau qui coule abondamment, et sa douleur lui déchire les entrailles. Il est ému d'affection au souvenir du mérite de ses parents. Il se rappelle l'amour que lui portait sa mère, quand, jusqu'à trois ans, elle le nourrissait de son lait.

L'hôte dit : « Ciel et terre, esprits célestes, vent et pluie, voilà que vous brisez tout d'un coup les branches de l'arbre à encens. Qui pourrait voir sans compassion un pareil spectacle? Vous confondez la piété filiale, vous confondez les mérites; ce sont là les embûches du diable, ce sont les œuvres des génies. Ainsi est la coutume en ce monde, il faut nous y conformer, car depuis longtemps les choses vont ainsi. Aujourd'hui la science a rencontré l'infortune; cette route si longue qui demande plus d'un mois, combien de peine n'a-t-elle pas coûté à *Van-tiên*, avec quel courage il l'a entreprise! Il avait ici rencontré ses camarades, et maintenant ils doivent l'accompagner jusqu'à la route de retour. *Hâm* lui dit : « Je t'en prie, modère ta douleur; tu as manqué cet examen, mais au prochain tu réussiras. Quand l'un de nous est malheureux, ne faut-il pas le secourir, et ne faut-il pas avoir pitié quand la pluie des yeux est abondante et la tristesse douloureuse? » *Van-tiên*, mettant son paquet sur son dos, se mit en route. *Hâm* le suit des yeux en pleurant. Cependant, après que *Van-tiên* eut fait environ la distance d'un

li, il entendit l'hôte qui, courant après lui, lui dit : « Arrêtez-vous, je vous prie, jeune héros. Acceptez ces trois pilules que je vous offre, afin que ce remède protège votre corps et que jamais la maladie ne puisse l'atteindre. Si vous aviez une faim excessive, avalez-les pour l'apaiser. » — « Je les prends et vous rends grâce, dit *Van-tiên* ; mon cœur sans cesse vous affectionnera. » — « Et nous, dit l'hôte, nous vous aurons toujours dans la mémoire tel que je vous vois maintenant, nouvellement orphelin. »

Les vertes montagnes, les eaux claires et semblables au jaspé réjouissent le cœur ; *Van-tiên*, portant sa gourde de vin d'or au bout de son bâton jaune, s'en allait seul, traversant le pays en paix ; de même qu'il avait abandonné les idées de renommée et de gain, de même il évitait les routes suivies par le peuple. Cependant l'hôte s'était retiré rapidement ; *Van-tiên*, le voyant partir, médita encore plus sur le malheur et le bonheur de ce monde. Très-attaché dans son cœur à la piété filiale, il se consultait lui-même et rougissait d'être si mauvais fils ; il tâchait d'éclairer son cœur pour savoir s'il était pur, il désirait, par-dessus tout, rendre à ses parents ce qui leur était dû. Il s'écriait, pensant à sa destinée : « Qui peut savoir où va se perdre l'eau qui coule dans les fleuves ? qui peut connaître une condition aussi tourmentée que la pierre calcinée ? Seul maintenant, égaré dans ces sentiers de hautes herbes, non différent d'un petit oiseau qui a perdu sa route et qui se plaint. »

Ce fut alors que *Van-tiên* comprit très-clairement ce que son maître lui avait dit quand il lui parlait d'une réussite encore éloignée.

— Le petit serviteur, le voyant en cet état, l'interrogeait avec instance. Considérant qu'ils étaient bien loin encore d'être parvenus chez eux, et ne pouvant pas supporter la tristesse de *Van-tiên*, qui était déjà fatigué de sa marche, il pleurait amèrement. Il craignait que son maître ne tombât malade au milieu du chemin, sur l'une de ces montagnes dangereuses et abandonnées, ou dans une forêt sauvage. « Hélas ! dit *Van-tiên*, mon foie se dessèche ; hélas ! hélas ! mes yeux s'emprennent de tristesse, l'obscurité se fait, je ne vois plus rien nulle part ; mes pieds sont fatigués de la route, je suis brisé de douleur ; mon corps souffre tous les maux, mon corps, hélas ! connais-tu toutes tes infortunes ? » — « Le ciel et la terre, dit le petit serviteur, savent qu'après dix jours vous deviez être malade. Seul maintenant je dois veiller au présent et à l'avenir. Des arbres verts partout, de la poussière sur la route, d'épais buissons, pas de villages, pas une demeure ; avançons avec prudence, il faut tâcher de trouver un médecin. » Ils rencontrèrent, peu de temps après, un voyageur qui traversait la route ; c'était un homme qui leur indiqua le village de *Dong-van*. Le petit serviteur prit *Van-tiên* par la main pour le diriger, et, après avoir interrogé, il finit par rencontrer un médecin qui se nommait *Triêu-ngang*. Le médecin dit : « Il faut d'abord vous reposer, demain matin je tâterai le pouls

jours, la maladie ne diminue en rien; la souffrance intérieure augmente, la douleur est vive, les élan-
cements fréquents. « Je viens, dit le petit serviteur
au médecin, pour que vous jugiez du malade; la
maladie n'a pas diminué, et cependant il vous faut
encore de l'argent. » — « J'étais couché, répondit le
médecin, lorsque j'ai vu pendant la nuit un esprit
qui m'a révélé en songe que l'âme d'un homme qui
habite en haut de la maison craint qu'il ne vous ar-
rive en route des accidents inconnus. Je pense donc,
petit serviteur, que tu feras mieux de traverser le
pont pour aller trouver le devin, qui demeure au
commencement du village de *Tay-nghy*. » L'enfant,
ayant entendu cela, part aussitôt; il rencontre le
devin qui appelait le sort avec des sapèques. « Tu
ne sais pas encore discerner le vrai du faux, lui dit
le devin; qu'est-ce qui te presse ainsi? Pour quelle
raison es-tu si inquiet? Moi, ici, je ne suis pas sem-
blable aux autres maîtres, je ne parle pas absurde-
ment, follement; je ne bavarde pas pour n'arriver à
rien. Combien d'années ai-je appris dans les livres
admirables! Je sais les soixante-quatre sorts, les trois
cents conjectures; je connais le livre de l'or jaune,
le livre de gauche et le livre élevé. Je n'ai pas en-
core supputé les six *niams* et les six *giap* (lettres du
cycle), mais je sais ce qui réside dans les signes de
la main; j'ai pénétré le ciel et la terre, je connais
la chose humaine. Plaçons une ligature, un *tien*¹ et

¹ Un dixième de ligature, laquelle se compose de six cents sa-
pèques de zinc.

le ciel. Je m'assois sur un sabre, je me tiens sur une lance, j'ouvre la route pour extirper l'injustice (le diable). Avez-vous trois onces d'argent dans la main? Je pourrais alors me préparer, afin de disposer ce qui est encore à faire.» — «Je ne mesure pas la dépense, dit le petit serviteur; je vous prie, maître, de faire vos efforts, sans vous préoccuper de pauvreté ou de richesse. Bien que depuis longtemps déjà je serve mon maître, nous avons cependant conservé deux onces d'argent comme provision de route. Si vous guérissez cette maladie, vous nous rendrez le repos, et alors, certainement, je vous payerai généreusement.» — «Donne-moi maintenant, répliqua le sorcier, afin que, sur-le-champ et ici même, je puisse faire mes préparatifs.» — «Je suis bien inquiet depuis longtemps, dit le petit serviteur; mon anxiété est grande, à cause du malade qui est à la maison sans paix ni repos; je vous en supplie, maître, faites tous vos efforts à cause de ce malheur où nous sommes; faites une puissante évocation, et que le malade soit sauvé!» — «C'est là une œuvre difficile, dit le sorcier; couche-toi, et quand la conjuration sera terminée je te donnerai le talisman.» — «Je ne suis que le serviteur, dit le jeune homme; je n'ai aucune maladie pour faire ce que vous me dites; ce n'est pas moi qu'il faut guérir.» — «Je sais jusqu'où va ma puissance, lui dit le sorcier; qu'un malade soit dans le sud, je puis le guérir dans le nord, et la maladie s'en va par mon autorité.»

être seule ! Allez-vous comparer une perle de mon espèce avec un grossier paysan ? » — « Combien tu serais à plaindre, ma chère petite lettrée, lui dit sa mère ; quel gendre, fi donc ! avoir un gendre aveugle ! Les oreilles entendent clairement ce qui se dit de tous côtés ; on sait que *Vuong-tu-trac* a réussi à l'examen, il est licencié ; si nous voulons établir union avec lui, les *Vuong* et les *Vo* feront une seule famille ; c'est là une chose excellente. » — « Je veux entièrement suivre cet avis, dit le père ; mais il faut trouver le moyen de rompre complètement avec *Van-tiên*. » — « Dans la montagne de *Thuong-tôn*, reprend sa femme, est un antre obscur et profond, il est difficile d'en sortir. *Dong-thanh* (la patrie de *Van-tiên*) est éloigné d'ici de mille *li* encore ; portons-le donc dans l'antre, et nous l'y abandonnerons sans que personne le sache. » Déjà la lune était stationnaire au-dessus de la tête, *Van-tiên* était assis, gémissant, sur le devant de la porte. *Vô-cong* en sort, il s'adresse au jeune homme : « Descends dans la barque, lui dit-il, afin que l'on te conduise à *Dong-thanh*. »

A la troisième veille *Vô-cong* sortit de la barque et conduisit *Van-tiên* dans la caverne obscure, où il l'abandonna de bon cœur ; puis, remontant à petit bruit, il s'embarqua de nouveau et rama avec force pour s'éloigner.

Van-tiên dit : « Frère, où me conduis-tu ? Je t'en prie, arrivons, et alors je pourrai reconnaître mon pays ; son souvenir est si bien gravé dans mon cœur ! Je l'ai quitté une fois seulement, une fois j'en suis

sorti; mais pendant mille ans je ne saurais l'oublier. »

Partout le silence écoute la voix de *Van-tiên*, dans cette grotte obscure entièrement recouverte de pierres. *Van-tiên* est alors frappé de terreur, il réfléchit, il apprend pour la première fois combien *Vó-cong* le hait. Il rit de mépris en voyant combien la fortune le trompe, combien le fil (de sa destinée) est embrouillé; il apprend la vanité de l'affection; ses réflexions sont terminées, son malheur est au comble. Récemment échappé à la mer, le voilà maintenant au fond d'une caverne. Rempli de tristesse, habile à la porter avec lui; sauvé du filet du lièvre pour tomber dans la fosse du cerf. Seul abandonné dans cet antre pour toujours, s'il voulait sortir, qui serait là pour le conduire? Deux ruisseaux de larmes tombent à ses pieds. « Mon corps, hélas! ne pourra plus jouir de la vie, il est déjà content de quitter les coutumes des hommes. » *Van-tiên* s'appuie sur une pierre plate et unie; la nuit est noire, le vent gémit par l'ouverture de l'antre, la rosée tombe, une pluie fine tombe par gouttes froides. A la cinquième veille il souffre d'une grande soif; il se souvient alors des trois pilules de l'hôte pour soutenir sa vie. Cependant l'ange *Du* le voit, il en est ému de pitié; il pense en lui-même qu'il a un médicament préservatif de la mort; il apprend que ce jeune homme est *Luc-van-tiên*; il va aussitôt pour le conduire hors de la caverne, il le mène au dehors; à la distance d'un *li*, au pied d'un arbre immense, il laisse *Van-*

tién. Le soleil venait de se lever, l'ange *Da* retourne à la montagne.

Van-tiên dormait encore d'un profond sommeil ; un bûcheron ayant son riz pour la journée tout préparé et enveloppé, de bonne heure portant sa hache, s'en allait à travers la forêt. Habitué à la route qui mène au grand arbre, il entend auprès une voix qui gémit. « Qu'est-ce, dit-il, est-ce un monstre ou un homme ? » Ce bruit dans la forêt inquiète le cœur du bûcheron, il s'arrête, il redoute quelque événement funeste. Cependant il se décide et dirige ses pas du côté d'où partait la plainte ; c'était vraiment un jeune homme plongé dans l'infortune. Le bûcheron élève aussitôt la voix, il l'interroge : « Pourquoi, dit-il, tombé de la sorte dans le malheur, pourquoi la fortune vous est-elle aussi fatale ? » *Van-tiên* entend ces paroles, il s'en réjouit, il fait les plus grands efforts pour se lever, il raconte ce qui a eu lieu. Le bûcheron entend sa longue histoire, il réfléchit sur ces choses, il branle la tête, il se recule un peu : « Un homme riche, dit-il, est semblable à un dessin de fleurs variées, le malheureux reste seul au milieu du marché, personne ne s'intéresse à lui. » *Van-tiên* entend ces réflexions, il les comprend très-bien. Ces deux personnes honnêtes connaissent également la sincérité. *Van-tiên* espère que cet homme de si grand bien le sauvera cette fois, et sa reconnaissance égalera la haute montagne *Thai*. Après une si longue absence, s'il peut revenir à *Dong-thanh*, combien il sera doux à son cœur de rendre grâces pour une œuvre

t'en prie, entrons dans la pagode afin d'y tenir conseil.» — « Je ne pourrai m'arrêter plus longtemps, dit alors le bûcheron, mon métier est d'aller dans la forêt, d'y faire du bois, ou bien de vendre des nattes au marché de *Phiên*. » *Minh* s'agenouille, il salue le vieillard, il le remercie d'avoir sauvé *Van-tiên*, son ami. « Voilà que j'ai sur moi deux onces d'argent, je vous prie de les accepter comme une légère marque d'affection. » Le bûcheron dit aussitôt : « Le vieillard n'aura pas le front de les prendre; seul et à ma guise je vais chaque jour sur la montagne; mon cœur et ma conscience ne me demandent rien; le bois à brûler que j'abats dans la forêt suffit amplement à ma nourriture. La montagne est là, l'eau s'en échappe librement, la lune est brillante, le vent est doux, j'ai lié amitié avec le cerf et le daim. Que les autres à leur guise recherchent la richesse ou les dignités, qu'ils se défont dans les lettres ou dans les armes, qu'ils s'ornent l'esprit pour acquérir de la réputation. Vous deux, jeunes gens encore dans l'adolescence, vous avez assez d'or et d'argent si vous avez de quoi suffire aux besoins de la vie. »

Van-tiên pleurait abondamment, il ne pouvait payer cette dette de reconnaissance, il lui était difficile à lui et à *Minh* de s'exprimer à ce sujet. Il demande les noms et les prénoms afin de pouvoir plus tard reconnaître les services du bûcheron. Mais celui-ci s'en retourne à la forêt; il s'en retourne à son ancienne profession, lui, le plus sincère des hommes.

silence, cachant mes traces, depuis cette époque, c'est ici que je demeure. »

Van-tiên entend cela, il gémit. « Tout ce que tu me dis me fait beaucoup de peine, » dit-il à *Minh*.

Minh à son tour est ému dans son cœur, de ses yeux coulent des larmes comme d'un vase renversé. *Tiên* dit : « Je pense à mon père, il est âgé ; il supporte bien des chagrins ; comme le sec soupire après la pluie, ainsi il soupire après son fils ; et moi maintenant je ne sais plus dans quel pays je suis à errer ; je sens comme une douleur qui me tire les entrailles ; combien de fois ai-je rencontré le haut, le profond ou le droit (j'ignore tout, je suis stupide de douleur) ! »

Minh dit : « Parmi les hommes qui habitent ce monde, il y en a de riches et d'heureux ; il y en a aussi dont la part est la misère ; pour nous, nous sommes semblables à l'or, qui, d'abord sale et recouvert de cendres, voit augmenter ses brillantes couleurs à mesure que le feu est d'un rouge plus vif. Assez, assez, ne te hâte pas ; demeure ici, repose-toi sur moi, nous chercherons les remèdes les plus convenables ; quand tes misères présentes (maladies) en seront à la fin, nous penserons ensemble à trouver la voie de la renommée, et nous serons à temps encore à en faire la rencontre. Pour moi, je veux devenir aussi célèbre que *Gaong-tu'*, aussi puissant que lui dans le monde. Être malheureux, c'est un sort du ciel, on ne peut en sortir bien vite ; on ne peut changer complètement sa fortune. »

Van-tiên commençait à sentir un peu de paix

dans son cœur; il demeurerait dans la pagode avec son ami *An-minh*.

Cependant *Vô-cong*, habitué à mentir, avait brisé l'affection de *Luc* (*Van-tiên*), il voulait conquérir celle de *Vuong*, il comptait sur la caverne profonde pour détruire le jeune homme.

Quant à la jeune *Phi-lan*, elle était très-gaie. Sa joie augmentait chaque jour; chaque jour elle se parait, ne songeait qu'à sa toilette, dans la prévision de rencontrer les jolis garçons, de s'arrêter ou de s'asseoir avec eux.

Aussitôt que *Tu-truc* fut de retour, il entra dans la maison de *Vô-cong* et se mit à plaindre *Van-tiên*. *Vô-cong* dit : « Ne me demandez pas des nouvelles de *Van-tiên*, déjà auparavant il a été très-malade, il est descendu au fleuve noir (mort). Combien je plains ce jeune homme qui a cessé de vivre en ce monde, quand la déesse de l'hymen avait pour lui tressé le fil rouge ! » *Tu-truc*, à ces paroles, fut très-ému dans son cœur; deux ruisseaux, semblables à la pluie, coulèrent de ses yeux; il dit en gémissant : « Maintenant, je me rappelle cette âme d'autrefois; l'amitié nous avait déjà liés; notre affection ne peut être ainsi rompue. Ô ciel! pourquoi permets-tu la perte des savants et des bons? Il n'avait pas encore clairement rédigé ses tablettes d'examen, et si jeune, il n'est plus! Ensemble encore nous n'étions pas arrivés à l'amitié parfaite; aujourd'hui qu'il est mort, qu'ai-je à faire désormais? En ce monde, hélas! combien de pas incertains! combien peu d'hommes

sa bouche interroge le licencié sur son récent retour de l'examen. La jeune fille ne sait pas conserver intacte la parole du serment; elle ne sait plus préparer la boîte à bétel, ni présenter le linge pour s'essuyer les lèvres (elle est incapable de remplir les devoirs d'une femme légitime). Elle paraît accablée; son cœur est semblable à celui du lièvre quand il attend le clair de lune; la nuit se fait, il a peur et s'arrête; la lune brille, alors il prend ses ébats (elle affecte une grande sollicitude). Elle ne veut pas sourire; elle semble même ennuyée; elle affecte de ne pas dire une parole; elle ne veut pas même faire attention (jeu de coquetterie). *Tu-truc* dit : « Lorsque autrefois *Lu'-phung-tiên* était décidé à ne pas s'éloigner des coutumes, la veuve *Diu-tieng* voulut cependant le séduire et le tromper, bien que la tombe de son époux fût couverte d'herbe encore fraîche. Et de quel cœur l'homme pourrait-il se permettre une aussi grossière inconvenance? est-ce que la honte n'en demeurerait pas sur tout le genre humain? Les différents animaux n'agissent pas différemment. *Van-tiên*, ô mon frère! ô mon ami! du fleuve jaune où tu es en ce moment, as-tu connaissance d'une pareille violation de la justice? » Cela dit, il essuya ses larmes de sa main et se retira. De retour chez lui il fit ses préparatifs pour se rendre à *Dong-thanh*.

Cependant *Vô-cong*, extrêmement confus de honte, tomba gravement malade, et, perdant ses forces, au bout de cinq jours il expira. Sa fille, *Phi-lan* se re-

porter de belles étoffes brodées et des crépons pour les offrir au vieillard; mais celui-ci salue et demande à se retirer. « Je n'oserai jamais, dit-il, accepter le moindre cadeau. Je pense à la mort de mon fils ! Hélas ! je sais maintenant ce que représente cette image; maintenant je revois ici mon fils. Mon cœur se souvient, il est ému, ma douleur augmente; je lève mes regards au ciel, je contemple le ciel élevé, la terre immense; hélas ! est-il raisonnable que le roseau soit encore debout quand son rejeton n'est plus ? »

Le vieux *Luc* alors se retira; *Kiêu-công* ordonna à quelques-uns de ses serviteurs de le reconduire. Cependant *Nguyét-nga* était dangereusement malade, sans cesse elle gémissait; inondée de larmes, ses habits eux-mêmes en étaient humectés. Elle se rappelait le serment tenu par elle au milieu de la route. La cause de cette pitié qui l'émeut lui semble inépuisable, son chagrin et sa tristesse augmentent. « J'ai déjà si longtemps attendu, pensait-elle, hélas ! il eût été meilleur pour moi de ne pas le rencontrer, je ne serais pas ainsi dans les larmes. Nous nous connaissions depuis bien peu de temps, et voilà qu'un de nous est encore quand l'autre n'est plus. Ciel, tu permets cela, ô ciel ! à peine autrefois avons-nous échangé quelques paroles. Je t'aime, jeune héros, jamais tu ne sortiras de ma mémoire; je souffre à cause de toi, jeune savant. Instruit dans les lettres, maître dans les arts militaires, à qui pourrait-on le comparer ? Oh ! je le plains, lui si cé-

missait *Nguyet-nga*, toujours je te conserverai une affection semblable à celle d'aujourd'hui; *Van-tiên*, ô mon frère, m'entends-tu? moi, pauvre fille, je n'aurai jamais qu'un cœur : il te sera sincèrement dévoué.»

Ayant ainsi proféré ces plaintes, elle place l'image sur son sein; un instant elle regarde couler l'eau, puis avec précipitation elle s'y jette.

Kim-liên, sa suivante, s'éveille de son sommeil; en un instant elle sait tout; les soldats se concertent avec elle sur le parti qu'il reste à prendre. Ensemble et à voix basse ils tiennent conseil, ils délibèrent en silence afin que cet événement demeure inconnu, car c'est là un fait grave qui intéresse un ordre donné par le roi lui-même.

Si le général qui est à bord vient à apprendre cet événement, peut-être pour les punir mettra-t-il les soldats à mort; c'est pourquoi, dans le plus grand secret, ils veulent accomplir cette entreprise difficile.

Kim-liên est mise à la place de *Nguyet-nga*, sa maîtresse; frauduleusement on la conduit au pays de *Ó-qua*; cherche-t-on jamais un ver sous un tas de feuilles? (Le stratagème réussit sans difficultés.) Ainsi fut calmée l'anxiété de tous par cette ruse heureuse.

Bientôt cependant la barque touche au rivage du fort de *Ai-quan*; le général fait préparer un char d'or ainsi qu'un parasol d'argent, pour conduire la jeune fille au roi barbare de *Phiên*. Il ne sait pas que

c'est la servante *Kim-liên* qui, pour sa vie, va devenir reine de ce pays barbare, tandis que *Nguyet-nga* s'est elle-même engloutie au fond des eaux.

Le flot immense a poussé *Nguyet-nga* au rivage; la lune est à demi cachée par la cime des arbres; la jeune fille est comme morte; son âme erre sur les bords de l'*Am-cung* (la demeure des morts); une forte rosée tombe pendant la nuit sur son corps étendu près de l'eau.

Elle est là froide et ignorée de tous. Mais le maître de l'*Am-cung* aperçoit cette créature sincère; il vient auprès d'elle, l'enlève et la dépose dans un jardin de fleurs. Il dit : « Ô jeune fille! ô *Nguyet-nga*! cherchez un lieu convenable pour y passer les mois et les jours; encore deux ou trois ans à partir de maintenant, et vous serez épouse : ce sera un jour de bien grande allégresse. »

Nguyet-nga aussitôt revient à elle : son âme consolée croit que ces paroles sont un rêve, il lui est encore impossible de discerner le vrai du faux.

Cependant elle cherche un abri pour son corps; seule elle gémit sans cesse; elle songe à ses chagrins; elle va ainsi abandonnée, ayant toujours autour du cou l'image de son futur mari.

Bientôt le ciel est éclairé par les premiers rayons de l'aurore, lorsque soudain elle rencontre le vieux *Buy*¹ qui se promenait dans le jardin. « Jeune fille, dit le vieillard, où demeurez-vous? quelle affaire vous a conduite dans ce jardin de fleurs? »

¹ Le père de *Buy-kim*.

Mes pensées se reportent sur cette source d'eau vive qui fait croître les arbres ¹; je pense aux mérites infinis, à l'affection immense capable de remplir neuf fleurs; hélas! je pense à ma mère couchée dans sa vieillesse, et je la pleure. Mais, avec mes vingt-quatre ans, peut-on comparer ma piété filiale à celle des hommes d'autrefois!» *Van-tiên*, à ces mots, versa des larmes semblables à la pluie, et, ayant accompli la cérémonie du sacrifice, il demanda ce qui s'était passé chez lui avant son arrivée.

Son père lui dit : « *Nguyet-nga* nous a apporté de l'or et de l'argent; elle nous a secourus avec bonté; la protection de cette jeune fille a été généreuse et délicate; nous n'avions plus rien, nous étions pauvres et nécessiteux; tout dans notre maison était devenu misérable. » *Van-tiên* soupira en entendant ces paroles; ému en son cœur, il réfléchit un instant, puis il demanda : « Où demeure cette jeune fille? Votre fils peut-il aller la saluer et lui prouver sa profonde gratitude? » Le vieux *Luc* savait ce qui s'était passé à la cour, il le raconte sincèrement et complètement à *Van-tiên*; il l'informe que *Kiéu-cong* ² demeure actuellement dans la province de *Tay-xuyén*, qu'il a été, à cause de sa fille, destitué de ses dignités. » *Van-tiên* dit : « Combien je plains *Nguyet-nga*! je vous prie de me laisser aller visiter son père. »

Tay-xuyén est à mille *li* en ligne directe; aussitôt

¹ Le père et la mère donnent la vie à leur fils comme l'eau la donne à l'arbre.

² Père de *Nguyet-nga*.

que *Van-tiên* parut en présence du vieux *Kiên-cong*, celui-ci se mit à pleurer. « *Nguyet-nga*, dit-il, est encore chez les barbares, chez le prince *Tay-phien*; qui peut savoir si jamais elle s'unira à vous? Voilà six ans que vous êtes séparés, chacun dans une région différente. Combien de temps s'écoulera encore avant que puisse s'accomplir en paix la cérémonie du bétel¹. Mes entrailles s'émeuvent à votre vue; ma douleur augmente. Ciel et terre! comment tolérez-vous pareille chose, pourquoi nous abandonnez-vous de la sorte? Hélas! j'ai si peu joui de mon unique fille, moi qui désirais des petits-fils comme la plante désire des rejetons. » Ainsi parla le vieillard, et ses pleurs lui coupèrent la voix; son cœur était brisé. « Tout cela, ajouta-t-il, est le résultat d'une odieuse vengeance. Mais toi, mon fils, maintenant demeure en ce lieu; tous les jours je te verrai, cher enfant, et ta vue calmera la douleur du vieillard. »

Van-tiên, à dater de ce jour, se fixa dans cette maison; son temps était employé à l'étude des *King*; il se préparait pour de nouveaux examens; il avait appris que dans un an s'ouvriraient les concours.

Le temps venu, *Van-tiên* salua le vieux *Kiên-cong*; il lui demanda la permission d'aller concourir. Il retourna d'abord chez ses parents afin de leur rendre visite.....

La capitale est éloignée à des milliers de li.....

Van-tiên sortit triomphant du concours; il réflé-

¹ Les fiançailles, qui consistent à mâcher ensemble du bétel.

« Des temps anciens nous connaissons les sujets infidèles ; nous savons que notre grand censeur ne diffère nullement de ces hommes pervers ; nous savons qu'en son cœur il désire ardemment la perte de notre trône : au dehors paraissant un fidèle sujet, il ne cherche en lui-même que mensonge et destruction.

« Assez ! assez ! cependant, car nous savons aussi généreusement pardonner.

« Si d'abord nous nous sommes trompé, c'est que nous avons été induit en erreur ; mais aujourd'hui nous connaissons clairement toute la grandeur des injustices.

« Nous destituons et dégradons le grand censeur : il redeviendra homme du peuple.

« *Am* n'est qu'un cruel misérable ; nous l'abandonnons à notre grand lettré : c'est lui qui décidera de son supplice.

« *Nguyet-nga* s'étant montrée d'une chasteté accomplie, nous lui accordons un rescrit royal qui prouve et honore la noblesse de cette jeune fille.

« *Kiêu-cong*, son père, a autrefois été déclaré injustement coupable ; nous le réintégrons dans ses charges et dignités, et le nommons gouverneur de la province de *Dong-thanh*.

« Quant à notre grand lettré ici présent, qui a mis fin à la guerre, nous lui donnons un palanquin d'or et un parasol d'argent, afin que glorieusement il s'en retourne dans sa famille. Sur ce, nous avons dit ; que chacun d'ici se retire. »

On peut voir, par cet exemple, combien il importe de veiller sur ses actions ; nous oserons à ce sujet demander à chacun s'il n'est pas juste de dire : « Veuillez ne pas violer l'humanité. »

Le jeune serviteur, que nous avons auparavant laissé veillant sur le tombeau de son maître, avait vu de la sorte s'écouler en jours et en mois environ l'espace de trois ans. Il était depuis cette époque contraint de mendier ; il prit la résolution d'emporter avec lui les os de son maître pour retourner dans son pays.

Avec une poignante tristesse il emportait ces restes sacrés ; il gémissait et se lamentait encore lorsqu'il parvint jusqu'au grand arbre.

Or il arriva que *Van-tiên* de son côté y arrivait à l'instant même. Le grand lettré ordonna aux soldats d'ériger aussitôt un autel pour y accomplir les rites du sacrifice¹.

« Le petit serviteur qui me suivait autrefois, dit *Van-tiên*, ici même souffrit la mort des mains de *Ám*. »

Le grand lettré se met alors à lire les prières des morts ; les pensées que cela lui rappelle émeuvent son cœur, deux ruisseaux formant une pluie de larmes coulent abondamment de ses yeux.

Heureusement le ciel est aussi un ouvrier habile.

Soudain accourt le jeune serviteur ; il se place à côté de *Van-tiên* ; il voit la tablette funèbre, il y lit

¹ *Van-tiên* supposait que son petit domestique avait perdu la vie au pied de cet arbre..

homme, il faudra bien qu'il les agrée. Bien qu'il soit encore irrité sur le passé, ne pourrions-nous pas mettre la faute entière sur le compte de *Vo-cong* ? »

Ayant pris avec sa mère une pareille décision, la jeune *Phi-lan* prit son miroir, se lissa la chevelure, et mit du rouge pour se rendre au-devant de *Van-tiên*.....

Passons maintenant à notre grand lettré.

Arrivé à *Han-giang*, il laissa reposer son escorte, puis il fit apporter chez le pêcheur et le bûcheron de l'or et de l'argent, des vêtements et des choses précieuses.

Le bûcheron et le pêcheur peuvent désormais répandre en tous lieux la renommée de *Van-tiên*. Les services d'autrefois sont reconnus aujourd'hui par des centaines de chars encombrés de cadeaux.

Le grand lettré, ayant ainsi payé sa dette à la reconnaissance, aperçut auprès de son escorte *Quinh-trang* (la mère de *Phi-lan*) en grande parure.

« C'est pour lui rappeler, dit-elle, le mariage autrefois projeté, que la mère et la fille sont venues au-devant du grand lettré, afin de le féliciter et de lui offrir des cadeaux. *Vo-cong* (mon mari) est déjà mort; nous vous prions de prendre en pitié le sort de cette charmante fille. »

« Si l'on prend une coupe pleine d'eau, répliqua *Van-tiên*, et qu'on la verse entièrement à terre, pourra-t-on de nouveau recueillir l'eau qu'elle contenait ? »

« L'injustice que j'ai éprouvée autrefois en ce lieu

Le temps du malheur est venu, complètement elles l'éprouvent ensemble.

Jamais, jamais n'imitiez l'exemple de cette mère et de cette fille. Mortes depuis longtemps, partout en ce monde s'est répandue leur mauvaise renommée.

.....
 Or le grand lettré arriva à *Dong-thanh*; le vieux *Luc*, son père, avait déjà tout ordonné dans le village. Les six cadeaux¹ (plats de noce) étaient prêts, toutes les dispositions étaient prises.

Tous les mandarins se réunirent pour le mariage de la jeune *Nguyet-nga*.

Les grands parents convinrent ensemble; le bonheur et l'allégresse firent de deux familles une maison illustre. Éternellement dura l'affection des époux; qui pourrait en compter le terme?

Ils mirent au monde des enfants qui marchèrent constamment sur leurs traces.

GRANDE INSCRIPTION DU PALAIS DE KHORSABAD.

SUITE DU COMMENTAIRE.

T. — GUERRE CONTRE MUSASIR (713).

La ligne 72 contient le nom d'Urzana de **Musasir**. On possède encore le sceau de ce monarque, qui a été

¹ Bananes, oranges, mandarines, vin, bétel, cochon.

